

ETC



Quitter la route

Marie-France Giraudon, *La fin de la terre (neuve)*, Galerie Optica, Montréal. Du 22 février au 22 mars 1992

Daniel Carrière

Number 18, Spring 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35902ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Carrière, D. (1992). Review of [Quitter la route / Marie-France Giraudon, *La fin de la terre (neuve)*, Galerie Optica, Montréal. Du 22 février au 22 mars 1992]. *ETC*, (18), 77–79.

Tous droits réservés © Revue d'art contemporain ETC inc., 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

QUITTER LA ROUTE

Marie-France Giraudon, *La fin de la terre (neuve)*, Galerie Optica, Montréal. Du 22 février au 22 mars 1992



Photo : Emmanuel Avenel

Marie-France Giraudon, *La fin de la terre (neuve)*, 1992. Installation.

Voyager : marcher avec les saisons, la condition du sol et les humeurs de l'océan, leurs vagues et leurs marées.

« Tous mes projets sont conçus à partir de voyages, précise Marie-France Giraudon, je tente de les transcrire dans l'œuvre. On sent moins le travail sur le terrain dans *La fin de la terre (neuve)* qui traite du territoire sans être collée à l'expérience personnelle. C'est une évolution dans mon travail. Le spectateur reconstitue lui-même le territoire à partir des éléments présents ».

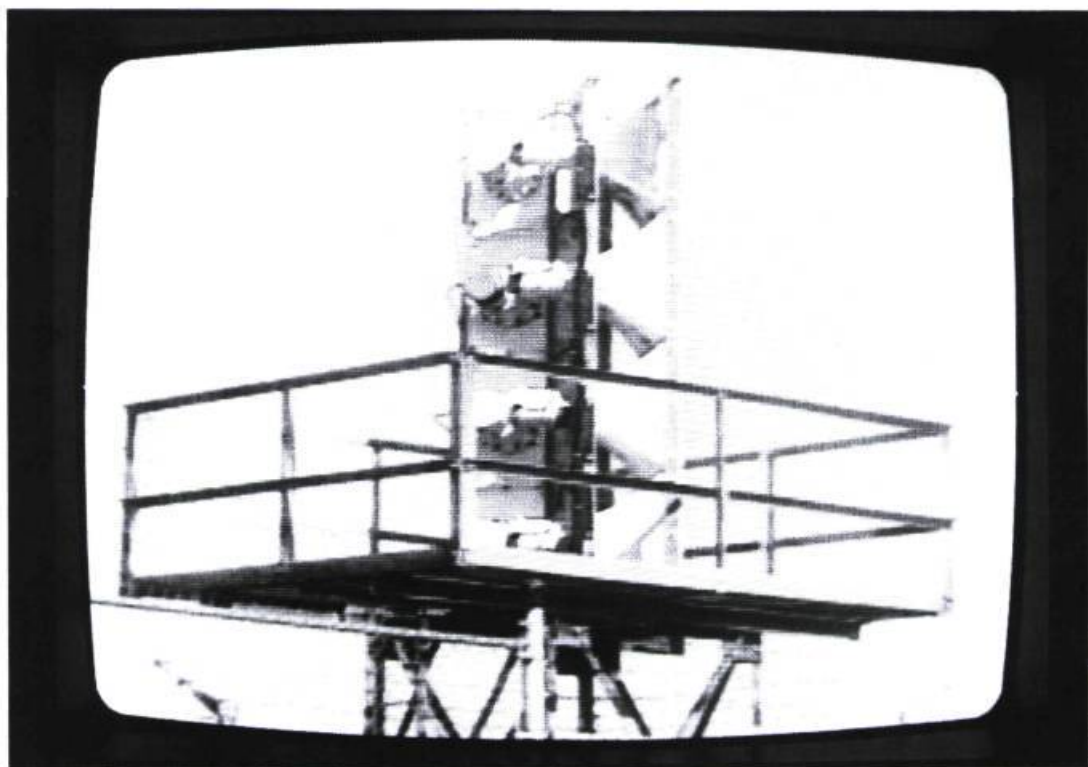
La production de la jeune photographe et vidéaste d'origine européenne Marie-France Giraudon trace les sillons d'une topographie intime s'inscrivant là où les frontières sont dérisoires, en traverse, et en détournant leur regard des terres. Elle prenait à la Galerie Optica la forme d'une carte imposante qui livrait, en médaillon, des moments dérobés aux paysages du monde infini.

Au Québec, Marie-France Giraudon a acquis une solide expérience. À l'UQAM – où elle vient de compléter sa maîtrise en arts plastiques – Chantale Du Pont,

notamment, lui ademandé de réaliser l'agrandissement (de sept par huit mètres) d'une carte de la Nouvelle-France pour son installation vidéo *Parcours entre ciel et terre* qu'on a pu voir, en 1990, à La Mondiale film et vidéo de Québec. Nous lui devons aussi la murale représentant un relevé cartographique de pétroglyphes péruviens, pour l'installation *Archéo-sites* que Dupont présentait à l'Espace 4040, la même année, et c'est Marie-France Giraudon qui a créé les masques de son vidéo *La rose du roman*, réalisé en 1989.

On se rappelle surtout de *En route... me souviens*, où elle intègre pour la première fois la carte dans une installation. Journal de voyage, photo-vidéo, qu'elle exposait dans le cadre du Mois de la photo, en 1991, l'installation était une habile reconstitution du rêve de partir et de la réalité d'arriver.

La fin de la terre (neuve) rapporte les voix et les images de huit cornes de brume qui tendent un pont entre le passé et le présent, le vieux et le nouveau monde. Le périple de deux ans a conduit Marie-France Giraudon de Terre-Neuve à la Bretagne, sa terre d'origine, à



Marie-France Giraudon, *Pointe-des-Monts*, 1992. Vidéo de l'installation.

Terre-neuve de nouveau; de Cap-Frétel à Pointe-aux-Pères, aux limites relatives du planisphère. On projetait aussi *Pharos*, à la Galerie Optica, un vidéo de 18 minutes vu à la Galerie Graff en décembre dernier, portant sur les phares de l'Île Vierge et le grand phare de l'Île de Sein en Bretagne.

Voyager : toute sa vie. Fuir vers l'avant et fuir avec le désir de ramener *ça* et de *le* montrer aux autres, de capturer l'écho perdu au large des côtes.

La fin de la terre (neuve) est constituée de huit reconstructions de sirènes en bois peint blanc, sur lesquelles repose un moniteur. L'installation est éclairée par la projection d'une carte océanographique de la côte de l'Atlantique Nord qui l'inonde d'une lumière bleue. Les cornes de brume et les phares (à proximité desquels on les retrouve toujours) percent la pénombre liquide, savamment cadrée.

À Terre-Neuve, des structures boulonnées et photo-sensibles ont remplacé les anciennes constructions, livrées en pâture à l'érosion. En Bretagne, les tourelles de pierres ont été vidées de leur mécanisme centenaire, remplacé par un dispositif électronique.

Les plans panoramiques adoptant un point de vue, qui égaré sur la côte, qui surplombant l'horizon du haut des phares, sont soit tournés vers le large, soit portés par l'observateur, dont le regard s'arrête sur les balises naturelles et artificielles du paysage. Les plans fixes représentent les balises.

« Perdus dans la toundra, raconte Marie-France Giraudon, les diaphones sont un point d'attache par rapport à la côte. Ils nous permettent de nous situer et ont quelque chose d'humain ».

La corne de brume lance un appel en interrogation au mystère inhumain de l'océan, son cri sur l'horizon qui délimite le plus vaste paysage du monde. « L'appel de l'océan, quand on a vécu à ses côtés, est quelque chose de vital et de nécessaire », ajoute-t-elle.

« Tout en étant rassurantes, les cornes de brume avertissent d'un danger. Je joue sur ce paradoxe : c'est la fin de la terre, mais ce n'est pas l'océan. C'est aussi ce que vit le voyageur sur les routes.

Ces repères sont sur la côte, donc en relation avec les hommes, avec la vie sur la côte. Le jour où on ne se situera plus que grâce aux satellites, on n'aura plus de

rapport avec la côte, puisque l'information nous viendra d'ailleurs. L'autosuffisance de la machine fera en sorte que quelque chose disparaîtra bientôt. Un jour, même les cartes seront devenues désuètes.

Dans les sociétés primitives, les cartes se transmettaient de bouche à oreille. Plus tard, les prêtres s'occupaient des phares, il fallait d'énormes équipes pour garder la flamme allumée. Ensuite, une seule personne a suffi. Maintenant, à cause de la modernisation des systèmes, plus personne n'est requis sur place.

Dans l'installation, poursuit-elle, les phares laissent entrevoir le paysage, mais on n'est pas constamment dedans. Le paysage est sous-entendu. On a des repères pour l'imaginer mais c'est au spectateur de travailler à partir de ça. Il s'agit d'un territoire qu'on est en train de cerner. C'est un travail sur l'orientation et en même temps sur la désorientation, sur l'idée de la certitude et de l'aléatoire. Tout est mesuré, tout est chronométré, un peu comme font les géographes sur le terrain. Cerner un territoire, le délimiter, longer ses côtes, sur de très grandes distances, c'est une façon de se l'approprier. Au-delà de cette volonté, il y a l'idée de déplacement, l'idée de défier l'infini. Cet espace est tellement vaste, comment l'appréhender, sinon en le délimitant ?

J'ai fait cette démarche sur le terrain, je fais l'analyse scientifique du territoire. De nouveau, au montage, tout est bien ordonné. Le spectateur qui se trouve face à ça n'est pas pour autant mieux situé dans l'espace. Sa position reste précaire.

La carte et les cornes de brume représentent la certitude. Mais les sons, est-ce qu'on les discerne si bien que ça ? Les sons des cornes dans la brume sont diffus. Parfois, on a l'impression qu'ils viennent de la gauche alors qu'ils viennent de la droite, qu'ils viennent de loin alors qu'ils viennent d'à côté.

Malgré l'océan qui sépare les deux côtes, l'espace n'est pas si différent, d'un lieu à l'autre, la différence n'est pas si nette. Quand on est en mer, il est aussi important que difficile de se situer. C'est un milieu qu'on ne connaît pas tellement et on ne peut que relativement se fier aux instruments de mesure. Les éléments peuvent prendre le dessus ».

Et de là à là, jusque là, ce que vit l'artiste, qui s'aventure dans des régions inconnues, et dans son cas, pour quelques mois à la fois, muni seulement d'un sac à dos, d'un appareil photo ou d'une caméra légère. De 1985 à 1991, Marie-France Giraudon et Emmanuel Avenel (son compagnon de route et plus proche colla-

borateur) ont longé à pied, en auto-stop et en bateau, les côtes des océans Atlantique, Pacifique et Arctique.

Voyager : à chaque démarche correspond une cartographie spécifique. Faut-il avoir vu beaucoup de paysages pour pouvoir lire une carte ? « Non, répond Marie-France Giraudon, ; à partir d'une carte, tu peux imaginer à quoi ressemble le paysage. On peut voyager uniquement avec des cartes, sans avoir à se déplacer. Qui ne l'a pas fait ? On peut passer des heures à explorer les cartes ».

Voyager : toute sa vie, fuir la réalité, fuir avec le désir de ramener ça aux autres. Reconstruire ce qu'on vit sur le terrain pour le donner. Capturer l'écho perdu au large, fuite vers l'avant, sans fin. Marcher avec les saisons, les conditions du sol et les humeurs de l'océan, leurs brumes et leurs marées.